

RENÉ CHANTRON

CE QUE L'ÉTAT  
REGARDE EN  
SILENCE

*Une enquête du commissaire  
Léa Morel*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042528386

Dépôt légal : mars 2026





## CHAPITRE 1

### **Marseille, courant novembre – 2 h 30 du matin**

La pluie tombait en un voile serré sur le Vieux-Port, comme une poussière liquide qui enveloppait chaque façade, chaque pavé, chaque silhouette oubliée de la nuit. Des gouttes fines, constantes, glissaient en filets le long des vitres de l'appartement du quatrième étage où se tenait Léa Morel, Commissaire divisionnaire. Une lumière tamisée éclairait sa présence, découpant son profil dans un décor de livres éparpillés, de dossiers entrouverts et de cafés trop souvent réchauffés.

Dehors, le vent soulevait la brume en arabesques pâles. Les grues immobiles, dressées comme de grandes carcasses métalliques, semblaient veiller sur la ville, telles des gardiennes fatiguées dont les yeux ne se ferment jamais. Marseille ne dormait que par fragments, toujours prête à se redresser au moindre bruit, à la moindre alerte.

Léa, tasse en main, observait ce théâtre silencieux. Vingt ans de service imprégnaient chacun de ses gestes. Elle connaissait les nuits humides, les retours difficiles, les appels qui tranchent le sommeil pour annoncer l'irréparable. Ses yeux étaient cernés, mais vifs. Elle avait appris à se contenter de peu de repos, à avancer malgré le poids des enquêtes accumulées et des histoires qu'elle n'avait jamais pu oublier.

Le téléphone vibra sur la table basse. Léa sursauta à peine. Elle décrocha.

— Commissaire Morel ? Ici le central.

On vient d'avoir un appel concernant un incident à la zone portuaire. Hangar 12.

Un homme aurait été aperçu au sol par un particulier. Le témoin parle d'une chute, mais les circonstances semblent... confuses.

— Quelqu'un a appelé les secours ?

— Oui. Les pompiers sont sur la route. Mais le particulier a dit qu'il y avait « quelque chose de bizarre » dans le hangar. Il n'a pas précisé quoi.

— J'arrive.

Elle enfila rapidement sa veste, attrapa ses clés, vérifia son arme de service par réflexe, puis descendit quatre à quatre les escaliers. La pluie fouettait Marseille avec une régularité presque hypnotique. Le moteur de la voiture ronronna faiblement lorsqu'elle tourna la clé.

Les rues étaient désertes, hormis quelques taxis retardataires et des silhouettes furtives se pressant sous des parapluies trop petits pour cette averse dense. Les phares découpaient la brume en éclats jaunâtres.

### **3 h 37 – Le Hangar**

Arrivée sur place, Léa aperçut déjà les gyrophares bleutés se refléter sur les parois métalliques des containers.

Rossi, son lieutenant, grand, massif, moustache épaisse, l'attendait sous un auvent de fortune, une cigarette éteinte au coin de la bouche. À ses côtés, Théo, leur informaticien, était déjà accroupi près d'un corps, sa tablette à la main.

— Encore une belle nuit, grommela Rossi en la voyant arriver.

— On a connu pire, répondit Léa en avançant.

Le corps d'un homme gisait à moitié sur le flanc, les yeux ouverts, fixés sur un point invisible dans les hauteurs du hangar. L'éclairage des lampes portatives créait un jeu d'ombres inquiétant.

— Identité ? demanda Léa.

— Lucas Martel, répondit Théo sans lever les yeux. Trente-quatre ans. Photographe amateur, autoentrepreneur. Plusieurs fois contrôlé pour être entré dans des bâtiments abandonnés sans autorisation. Rien de grave.

Rossi prit la parole.

— Le témoin qui a appelé dit qu'il passait par ici pour photographier le port. Il a entendu un bruit métallique, a ouvert

la porte du hangar, et il est tombé sur lui. D'après lui, Martel était déjà inconscient.

Léa se pencha. Il n'y avait aucune trace évidente de lutte. Mais quelque chose ne collait pas. Elle observa les mains de la victime.

— Regardez ses ongles, dit-elle.

— Des traces... de poussière métallique ? proposa Théo.

— Oui. Et pas de la poussière qui traîne ici. Ça ressemble à un contact récent avec une surface métallique propre. Une paroi, un container... ou une cache.

Rossi sortit un petit sachet plastique.

— Et ça, on l'a trouvé à quelques centimètres du corps.

Léa observa l'objet : un petit médaillon métallique, circulaire, sombre, parfaitement lisse, étonnamment lourd pour sa taille. Aucun signe distinctif, aucune inscription.

— C'est quoi, ça ?

— Aucune idée, dit Rossi. Mais ce n'est pas un bijou classique.

— Il faudra l'envoyer au labo, dit Théo. J'aimerais analyser sa composition.

Léa se redressa et regarda autour d'elle. Le hangar était un vaste espace vide, des containers empilés en colonnes irrégulières. L'écho des gouttes d'eau frappant les tôles rendait l'ensemble presque oppressant.

— Des caméras dans le coin ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Théo. Il y en a trois autour du hangar. Mais deux d'entre elles ont été brouillées cette nuit.

— Brouillées ?

— Pas un dysfonctionnement. Une interférence volontaire. Quelqu'un a masqué les images pendant une fenêtre d'environ vingt minutes.

— Assez pour qu'il se passe tout ce qu'on veut.

Léa inspira profondément. L'affaire n'était pas juste un homme tombé par hasard. Quelqu'un avait voulu cacher quelque chose.

Elle observa encore une fois le médaillon.

Un frisson la traversa.

Elle ne savait pas pourquoi, mais elle sentait que cet objet allait les conduire quelque part de dangereux.

— Rossi, sécurise le périmètre. Théo, récupère toutes les données possibles. Je veux les images, même brouillées. Il y a toujours un indice, même dans le bruit.

— Bien, commissaire.

Léa s'éloigna de quelques pas, cherchant du regard les alentours.

Les lumières des containers formaient des silhouettes étranges.

Elle crut voir un mouvement au loin – une ombre, furtive, qui semblait s'évaporer entre deux parois métalliques.

Elle fixa l'endroit, plissa les yeux.

Rien.

Le vent, peut-être.

Mais elle le sentait : quelqu'un les observait.

Et ce quelqu'un savait exactement ce qu'il faisait.

## CHAPITRE 2

Le soleil de Marseille n'était encore qu'une lueur pâle à l'horizon, à peine visible derrière les nuages lourds qui s'accrochaient aux toits des immeubles. Les quais du Vieux-Port reflétaient les premières teintes de l'aube, comme si chaque éclat de lumière se mélangeait à l'humidité persistante de la nuit passée. Les pavés, noirs et luisants, étaient encore humides, et les silhouettes des grues se découpaient, massives et immobiles, contre le ciel teinté de gris et d'ocre. L'air était épais, chargé d'odeurs mêlées de sel, de gasoil et de café.

### **7 h 12 – Appartement de Léa**

Léa s'éveilla avant la sonnerie. Pas en sursaut, pas en sueur, pire : avec cette sensation sourde que la nuit ne s'était jamais vraiment terminée. Le plafond de sa chambre lui parut étrangement bas, comme si l'air s'était tassé au-dessus d'elle. Elle resta immobile quelques secondes, cherchant dans son corps le signe d'un repos qui n'était pas venu. Ses muscles étaient raides, son esprit déjà tendu, accroché à une suite d'images qu'elle aurait préféré ne pas convoquer si tôt : la lumière crue du hangar, l'odeur métallique, le corps de Martel figé dans une posture trop précise pour être accidentelle.

Elle se leva enfin. Le parquet froid sous ses pieds lui rappela qu'elle était bien chez elle, dans cet appartement qu'elle connaissait par cœur, mais qui, ce matin-là, lui semblait légèrement déplacé, comme si quelqu'un en avait modifié l'agencement pendant son sommeil. Dans la cuisine, le café eut un goût amer. Elle n'insista pas. Certaines journées commencent sans concession.

En passant devant le miroir, elle s'arrêta. Son reflet lui rendit un regard qu'elle connaissait trop bien : celui des affaires qui ne se referment pas vite, celles qui laissent des traces. Elle attrapa son téléphone. Aucun message. C'était presque plus inquiétant.

#### **8 h 4 – Trajet vers le commissariat**

La ville était déjà pleinement éveillée. Marseille ne portait jamais longtemps le deuil de la nuit. Les klaxons, les bus, les scooters imprudents : tout reprenait sa place avec une énergie presque insultante. Léa conduisait sans réellement regarder la route, guidée par l'habitude. Les feux passaient, les rues défilaient, et pourtant elle avait l'impression de ne pas avancer.

Elle repensa au hangar 12, non comme à un lieu, mais comme à une question non résolue. Quelque chose, là-bas, n'avait pas « sonné juste ». Trop de maîtrise, trop peu de chaos. La scène avait été regardée, évaluée, peut-être même corrigée avant leur arrivée. Cette idée la dérangeait plus que le crime lui-même.

À un feu rouge, elle consulta son téléphone. Toujours rien. Rossi ne l'appelait jamais pour rien. Théo non plus. Ce silence n'était pas rassurant. Il ressemblait à une attente.

#### **8 h 31 – Commissariat**

Le commissariat avait cette odeur particulière des lendemains difficiles : café brûlé, papier humide, fatigue accumulée. Léa sentit immédiatement que quelque chose avait changé depuis la veille. Les regards s'interrompaient à son passage. Pas de curiosité franche, plutôt une prudence mal dissimulée. Rossi l'attendait devant son bureau. Il n'avait pas dormi. Cela se voyait à la manière dont il se tenait, légèrement penché en avant, comme si le repos avait été remplacé par une vigilance permanente.

- On a reçu les premiers retours, dit-il sans préambule.
- Médical ? Technique ? Judiciaire ?
- Un peu tout. Et rien de rassurant.